

**Jan H. Mysjkin**

**TRADUIRE PAR PLAISIR DE DÉCOUVRIR**

Au vingtième siècle, la littérature roumaine ressemble à une énorme évasion hors de la langue maternelle. Un certain nombre d'écrivains roumains sont devenus célèbres dans le monde entier, mais pas à cause de leurs poèmes, romans ou pièces de théâtre en roumain. Paul Celan, Émile Cioran, Eugène Ionesco, Panait Istrati, Tristan Tzara, tous ont fait leurs débuts en roumain, mais ils sont connus pour leur œuvre en français ou en allemand. Se pourrait-il que la littérature en Roumanie soit ignorée par l'étranger, parce qu'il y avait de telles figures fortes disponibles en France et en Allemagne ? Le choix d'une langue universelle a en tout cas permis à un nombre relativement important d'auteurs roumains de faire part de la littérature mondiale.

La fuite hors de la langue maternelle fut toujours le résultat d'une fuite hors de la mère patrie. Un nombre important d'écrivains se sont exilés du début des années trente jusqu'à la fin des années quatre-vingt, d'abord à

cause de la dictature de droite de Antonescu, plus tard à cause de la dictature de gauche de Gheorghiu-Dej et de Ceaușescu. Ils n'auraient pas pu survivre en tant qu'écrivains, s'ils avaient continué à écrire en roumain : d'une part, les possibilités de publication dans le pays d'origine étaient coupées ; d'autre part, la diaspora roumaine n'offrait aucune base viable. Adopter la langue du pays d'accueil était la seule stratégie de survie possible, avec comme effet que bien des écrivains parmi eux furent attirés par les tendances internationales innovantes de leur époque. Les écrivains restés en Roumanie pouvaient se contenter d'une thématique adaptée au foyer national sans importer de nouveautés techniques. Hortensia Papadat-Bengescu, Camil Petrescu, Cezar Petrescu, Liviu Rebreanu, Mihail Sebastian et d'autres représentent pendant l'entre-deux-guerres une génération de prosateurs extrêmement forte, aspirée dans l'euphorie de la Grande Roumanie, unifiant pour la première fois de l'histoire tous les territoires roumanophones après la Première guerre mondiale. Pour cette génération, il s'agissait de donner, à travers la littérature, une nouvelle identité à la jeune nation, en s'appuyant sur l'art rural de conter pour les uns, en se faisant absorber par la culture urbaine en plein essor du « Petit Paris », comme on appelait alors Bucarest, pour les autres. Je les vois comme le maillon entre les conteurs français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et les conteurs sud-américains cent ans plus tard.

Au fond, un narrateur tel Panait Istrati s'inscrit aussi dans cette lignée de conteurs, mais il l'a fait en français et ainsi a conquis un statut international. Le roumain semble être une langue qui n'attire pas trop les traducteurs littéraires et les éditeurs. Sinon, on ne peut pas expliquer pourquoi Istrati était déjà traduit en nombreuses langues

dans les années trente, contrairement à ses contemporains avec une œuvre au moins tout aussi importante. On n'aime que ce qu'on connaît, malgré les efforts récents de Florica Courriol, Jean-Louis Courriol, Laure Hinckel ou Alain Paruit d'ouvrir le lecteur français à cette génération.

Si Madame Irma, il y a dix-huit ans, m'avait assuré de voir dans sa boule de cristal que je suivrais les traces des traducteurs que je viens de nommer, j'aurais répondu avec un courtois sourire incrédule. Pourquoi la Roumanie et pas la Réunion, la Russie ou le Rwanda, pour ne garder que d'autres pays en R ? Mon intérêt pour la langue et les lettres roumaines a été éveillé en l'été 2001, lorsque j'ai passé un mois avec trois collègues roumains (m/f) au Collège Européen des Traducteurs Littéraires à Seneffe. Ils parlaient avec passion, humour et richesse d'un monde qui m'était complètement étranger. J'étais tout oreilles, pas le moins parce que j'avais l'impression qu'au seuil du troisième millénaire la culture à Paris battait de l'aile. Je n'avais aucune envie de rester à plat, donc j'étais affamé de découvrir un nouveau pays, une nouvelle langue et une nouvelle littérature. Un Assimil dans ma poche, je suis allé de Grand-Paris à Petit-Paris, où je fus d'abord guidé par les écrivains rencontrés à Seneffe. Entretemps, j'arrive à m'orienter dans la littérature avec mon propre nez. J'aime bien fouiner chez les bouquinistes et dans les marchés de livres anciens et ceux de Bucarest ne diffèrent pas des boutiques et échoppes d'Amsterdam ou de Paris. Mes études n'ont rien d'académique. Il n'y a pas de raison : je ne suis pas payé pour, je n'en aurai pas de diplôme, alors je me laisse flotter sur mon plaisir d'explorer. Mes progrès dans la littérature roumaine sont allés de pair avec la découverte de la langue et du pays, pas à pas. Traduire des poèmes et des histoires appartient pour moi de façon

naturelle au processus d'apprentissage. Cela fait quatre décennies qu'en tant que traducteur littéraire je fourre mon nez dans les dictionnaires, jour après jour. À l'époque, si on s'aventurait dans le roumain, il valait mieux apporter une certaine expérience de traduction de l'allemand ou du russe ; un dictionnaire roumain-français digne de ce nom n'était pas disponible, il fallait donc passer par une troisième langue mieux documentée. Depuis que la Roumanie a intégré l'Union européenne, la situation s'est nettement améliorée. Ensuite, il appartient à un traducteur de « flairer » les pièges dans la forêt des mots et des livres, et cela ne sent pas différemment dans la langue roumaine que dans n'importe quelle autre langue, du moins pour aussi loin que s'étend ma pratique.

Je laisse le hasard des rencontres avec des gens et des livres décider qui et quoi je traduis – ce qui ne veut pas dire que je traduis n'importe qui ou quoi ; il faut que le courant passe.

Constantin Abăluță – traducteur de Werner Lambersy, Béatrice Libert et Carl Norac, entre autres – était mon voisin au Collège Européen des Traducteurs Littéraires à Seneffe quand j'y suis retourné en 2002 pour y préparer une anthologie de la poésie francophone belge en néerlandais. Abăluță est né le 8 octobre 1938 à Bucarest, où il travailla d'abord comme architecte. Ses premiers poèmes ont paru en 1964. Cinq ans plus tard, il s'est installé comme écrivain et traducteur à plein temps. Plusieurs recueils nous permettent de découvrir sa poésie en français : *La route des fourmis* (1997), *Les chambres / Les parois* (2002), *Poèmes primitifs* (2003) et *Le bassin aux 9000 petits poissons invisibles* (2012). En 2012, il a publié *Péripéties quasi-imaginaires dans les rues de Paris*, un recueil de

poèmes en prose directement écrit en français. Il est aussi l'auteur de plusieurs recueils de proses, par exemple *A sta în picioare* (Rester debout, 1986) – dont nous avons tiré « Au Kamtchatka » et « L'affiche » – et *Camera cu mașini de scris* (La chambre des machines à écrire, 1997), dont nous avons tiré « Le nain et le dictateur ».

J'ai fait la connaissance d'Alexandru Ecovoiu, né à Bucarest le 3 novembre 1943, dans le restaurant de l'Union des Écrivains à Bucarest. Après le plat, il s'éclipsa pour réapparaître au dessert avec son roman *Saludos* (1995) en traduction française. Publié en Roumanie, cette traduction n'a eu aucune distribution, ne parlons pas de résonance en Occident. Dans les récits de *Cei trei copii-Mozart* (Les trois enfants-Mozart, 2001), Ecovoiu se situe dans la riche tradition absurdiste en Roumanie. Ce qui m'attire dans ces proses, c'est la tension entre l'axiome bizarre qui ouvre un récit et l'élaboration strictement logique de la narration. J'ai été très surpris de voir son nom dans un compte rendu sur *La découverte du ciel* dans le magazine *Culture* d'août 2005 : « Pentru olandezi, Harry Mulisch este un brillant Alexandru Ecovoiu al nostru » (Pour les néerlandais, Harry Mulisch est un brillant Alexandru Ecovoiu de chez nous). La comparaison était faite avec le roman *Sigma* (2002), qui a fait beaucoup de bruit à cause du regard irrévérencieux d'Ecovoiu sur le Messie des chrétiens. Mais le critique n'allait pas plus loin que la mise en parallèle de l'impact des deux livres sur leur propre culture. Le récit « Les trois enfants-Mozart » est initialement apparu en 1991, couronné d'emblée par le prix Eminescu.

Cristian Teodorescu, né le 10 décembre 1954 à Medgidia, dans le département de Constanța, a suscité mon intérêt par deux courts récits traduits par mon collègue Jan Willem Bos en néerlandais. Chez un bouquiniste dans le

passage du métro en dessous de la Piața Universității, je suis tombé sur le recueil *Povestiri din lumea nou* (Récits du monde nouveau, 1996), pour la somme modique de 10.000 lei, ce qui correspondait à l'époque à 25 centimes d'euro ; c'est de ce recueil que nous avons tiré les récits qui closent le présent livre. Teodorescu appartient à la génération de prosateurs des années quatre-vingts qui a fait ses débuts dans le volume collectif *Desant '83* (Débarquement '83), « manifeste » de ladite génération. Depuis, il a publié *Maestrul de lumini* (Le maître des lumières, récits, 1985), *Tainele inimii* (Secrets d'amour, roman, 1988), *Ingerul de la benzinărie* (L'ange de la station-service, récits, 2003), *Medgidia, orașul de apoi* (Medgidia, la ville de l'au-delà, roman, 2009) et *Șoseaua Virtuții. Cartea Cînelui* (La route de la vertu. Le livre du chien, 2015). Il est un journaliste prolifique, entre autres en tant que rédacteur en chef de l'édition roumaine du *New York Times Book Review*.

Bien entendu, j'ai rencontré bien d'autres prosateurs de grand talent. Seulement, des auteurs comme Ana Blandiana, Mircea Cărtărescu, Florin Lăzărescu, Dan Lungu, Norman Manea, Răzvan Rădulescu, Lucian Dan Teodorovici, par exemple, ont déjà trouvé leur traductrice ou traducteur en français. J'ai voulu ajouter trois noms pas assez connus, voire inconnus dans le domaine francophone, en espérant que le plaisir de découvrir se retrouve aussi du côté des lecteurs.

Jan H. Mysjkin